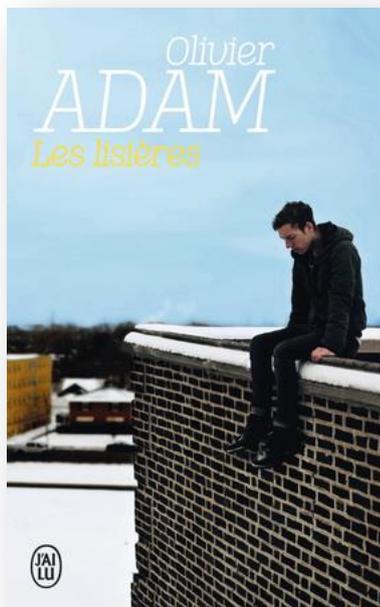


Les lisières, d'Olivier Adam

- **Classe de 1^{re} (lecture cursive)**

Objet d'étude : Le roman et le récit du Moyen Âge au xxi^e siècle

Parcours : Personnages en marge, plaisirs du romanesque



Fiche pédagogique réalisée par Isabelle Goncalves, professeure agrégée de lettres classiques

8,40 euros

Collection : Littérature française



Le mot de la professeure

Voici un héros en marge, en bordure d'une vie qu'il observe par la fenêtre d'une maison qui fut sienne : « J'avais le sentiment d'avoir été expulsé de moi-même. » Retour chez ses parents, en banlieue, à la lisière de la ville, confronté à ceux qui sont restés, au milieu desquels il se sent étranger, à un père devenu extrémiste. Écrivain, l'inspiration le fuit et le mal-être l'envahit.

« Tout cela ne pouvait qu'être temporaire ? »

Olivier Adam explore les hommes. La partie masculine de l'humanité. Non pas dans toute sa splendeur mais dans toutes ses défaillances. Dans *Les lisières*, l'auteur dresse le portrait de l'un de ces antihéros qu'il affectionne, avec le Japon cher à son cœur en toile de fond. On retrouve ici Paul, son alter ego, écrivain tourmenté, double littéraire.

Problématique

Comment le drame intime rejoint-il le drame social ?

FICHE ENSEIGNANT

I. Entrer dans l'œuvre

BIOGRAPHIE ET CONTEXTE

Après avoir écouté Olivier Adam parler des *Lisières* dans cet entretien donné à la librairie Mollat (<https://www.mollat.com/videos/olivier-adam-les-lisieres>) et pris connaissance des sites suivants : https://www.lexpress.fr/culture/livre/olivier-adam-aux-lisieres-du-prix-goncourt_1151426.html, <https://www.bienpublic.com/loisirs/2012/09/05/goncourt-olivier-adam-hors-jeu>, https://www.lexpress.fr/culture/livre/francois-busnel-a-lu-les-lisieres-par-olivier-adam_1151393.html, répondez aux questions ci-dessous.

1) Pourquoi le choix du nom « Les lisières » comme titre de ce roman ? Quelle définition de la fiction l'auteur donne-t-il ?

« Lisière » est un terme qui revient beaucoup dans le « lexique personnel » de l'auteur. Il renvoie, c'est le « projet du livre », nous dit-il, à une « manière d'être au monde », le fait d'être à la fois « présent au monde » et « légèrement de côté », « en sa bordure ». Cette posture décalée, le fait de n'être jamais vraiment là, est un « handicap » dans la vie quotidienne. Pourtant, en littérature, cela devient une « espèce d'arme » : « le réel avec le pas de côté » semble une bonne définition de la fiction pour Olivier Adam.

2) Quel est le rapport entre le titre et le roman ?

L'idée du roman est que cette disposition à « se porter en lisière du monde » serait due au « territoire » dans lequel le narrateur a grandi : les zones périurbaines, périphériques, les banlieues. Celles-ci lui semblent entourer un centre qu'on ignore, dont on ne fait pas partie. Pour l'auteur, les lieux nous façonnent. Et façonnent notre écriture. Le roman est né de l'idée que ces zones en bordure deviennent le paysage commun de la France, voire abritent son « noyau dur ». Les classes populaires, l'auteur souligne ce paradoxe, sont le cœur de la société française et se retrouvent géographiquement, symboliquement et réellement expulsées à ses propres marges. On retrouve le thème de l'être façonné par les lieux tout au long du roman, notamment dans un dialogue intéressant avec un psychiatre dans lequel celui-ci exprime son désaccord avec cette idée (p. 374-375).

3) Pourquoi, selon l'auteur, la littérature laisse-t-elle en marge les classes populaires ou les classes moyennes ?

Selon l'auteur, les romanciers parlent de ce qu'ils connaissent. Or, il constate que le « tropisme naturel » est celui de la bourgeoisie, soit que les romanciers en soient issus, soit que, sans en être issus, ils la choisissent. Il y aurait, d'après l'auteur, un « conformisme » à fuir ces vies en lisière d'une part, et d'autre part une tendance à occulter le social, une « négation [...] du cambouis du quotidien ». Parler des choses triviales serait moins « noble », moins attirant, et donc, commercialement, moins vendeur.

4) Quelle a été la réception du roman ?

La réception du roman du côté du public a été très bonne, notamment grâce à un aspect particulier : « Vous êtes un des seuls à parler de nous et de nos difficultés. », répètent ses lecteurs. Ainsi, le roman a un effet de miroir. Les lecteurs le reçoivent et perçoivent l'auteur d'une manière fraternelle ou empathique. Il aborde en effet des sujets intimes, très personnels, comme la relation aux enfants, aux parents. L'auteur vit en Bretagne, ce qui lui octroie comme un certificat d'authenticité. Lui, d'ailleurs, veut toucher les gens, avoir un impact, que ses livres soient comme un « alcool fort » et produisent un effet. C'est sa « mission », dit-il.

5) En quoi les romans d'Olivier Adam sont-ils autobiographiques ?

L'auteur reconnaît l'existence d'un double dans ses romans. On note d'autre part d'évidentes similitudes : Paris, le Finistère, la vie de famille, les enfants, le fait d'être un transfuge de classe, que ses héros soient des écrivains.

6) Quelle place ce roman occupe-t-il dans sa bibliographie ?

C'est son dixième livre. Il était favori pour le Goncourt mais il ne l'a pas obtenu.

II. Comprendre l'œuvre

QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

1) En quoi le personnage principal est-il en marge ? Que lui est-il arrivé ?

Au moment où le récit commence, le héros a été quitté par sa femme six mois auparavant : il se retrouve donc en marge de sa vie familiale. Le chapitre 3 nous le montre d'ailleurs en train d'observer sa famille en cachette, derrière les fenêtres (p. 28). Le narrateur parle d'une « vie en pointillés » (p. 13). C'est le premier point : il se retrouve en dehors de sa vie d'avant, mais, à cause des enfants, il est encore dedans. Le sentiment est intime, au-delà du matériel : « J'avais le sentiment d'avoir été expulsé de moi-même » (p. 14). Ce thème, « être expulsé » ou l'« expulsion », revient fréquemment, toujours vécu de manière passive par le narrateur, comme s'il n'était pas responsable. La marginalité qualifie en revanche davantage les autres, jusqu'à cet aveu, à la toute fin du roman : « au bord extrême du monde, à sa périphérie, dans un pays auquel je n'appartenais qu'à la marge, aux lisières... » (p. 504).

Deuxième marginalité : le narrateur se sent loin de son milieu familial, de l'endroit où il a grandi. C'est ce qu'il nous explique lors du retour. Voir également ce qu'il dit à son psychiatre : « Je suis un être périphérique. Et j'ai le sentiment que tout vient de là. Les bordures m'ont fondé. Je ne peux jamais appartenir à quoi que ce soit. Et au monde pas plus qu'à autre chose. Je suis sur la tranche. Présent, absent. À l'intérieur, à l'extérieur. Je ne peux jamais gagner le centre. J'ignore même où il se trouve et s'il existe vraiment. La périphérie m'a fondé » (p. 374).

Troisième marginalité, Paris : « Paris ne me valait rien, j'y devenais à moitié dingue, me gavais de médicaments, nous y avons tous nos amis bien sûr mais j'avais l'impression d'être enfermé, je ne me sentais pas chez moi, [...] il me semblait y vivre en vase clos, de l'autre côté d'une barrière invisible qui me maintenait hors du réel, hors de la vie commune » (p. 37-38). La solution face à cette sensation de bordure, d'être *borderline* comme on dit en anglais : habiter une terre en bordure, la fin de la terre, le Finistère. Du moins le croit-il, mais tout finit par se ressembler : « Des banlieues vers les finistères. D'une bordure à une autre » (p. 35). En réalité, nous dit-il, « j'y menais une vie hors saison, une vie en lisière de la vie » (p. 42). C'est sans doute également lié à une quatrième marginalité : son métier d'écrivain, qui lui donne et où il donne aux autres l'impression d'être en vacances.

2) À l'image de l'auteur, en quoi le narrateur est-il un transfuge de classe ?

Se sentant en marge de son milieu familial, le héros s'est tourné vers la culture et est devenu écrivain. Or, son milieu social se méfie de la culture. Il habite Paris, passe à la télé, est connu. C'est un transfuge de classe : « J'étais en train d'échapper à leur monde. À leur classe, même. Je n'en avais pas conscience alors mais je m'éloignais sous leurs yeux, sous leur toit. Je les reniais en quelque sorte » (p. 388). Un ami lui dit : « Tu es fait pour désertier, habiter poétiquement le monde et en rendre compte » (p. 195). Sa fréquentation des écrivains accentue le phénomène, et il mentionne d'ailleurs Annie Ernaux, elle-même transfuge de classe : « Je les regardais et ils me semblaient tous si sûrs d'eux et de leur supériorité [...], et face à quoi je me sentais toujours si mal, traînant mes vieux complexes de fils d'ouvrier banlieusard que rien ne pourrait jamais guérir, traînant à jamais ce sentiment d'appartenir à une autre race dont parlait si parfaitement Annie Ernaux » (p. 453).

3) Quelles problématiques sociales actuelles ce roman aborde-t-il ?

Plusieurs problématiques contemporaines sont abordées à travers la destinée d'un seul personnage, et c'est en ce sens que destinées individuelle et collective se confondent. Le romanesque tisse une vie à ce personnage en marge, lui apporte du souffle, mais raconter cette histoire permet également à l'auteur d'aborder des thèmes qui lui sont chers. Une large place est faite à la politique, ou plutôt à l'inquiétude que suscite l'inclination des Français vers l'extrême droite. Le terme « la Blonde » pour qualifier une femme politique d'extrême droite, sans la nommer, est récurrent (14 occurrences). Cela correspond à une réalité sociale mais, dans le roman, c'est la figure du père, ancien ouvrier communiste, qui incarne cette dérive pour le héros : « je ne pouvais m'empêcher de penser à mon père, à mes oncles quand j'étais enfant, tous communistes, tous syndiqués, tous de gauche, sauf ceux qui étaient dans le commerce, ce qui occasionnait d'homériques engueulades aux dîners, et soudain voilà qu'ils s'étaient tous réconciliés, votant pour l'actuel Président cinq ans plus tôt comme un seul homme, et s'apprêtant maintenant à bénir la fille du Borgne, réunis par-delà leurs divergences historiques par la haine des élites, des gouvernants, des partis officiels qui, en rayant la notion de classe de leur vocabulaire, et celle de lutte plus encore, les avaient de fait abandonnés, ne se souciaient plus de leur sort, de leurs paroles, de leur vie » (p. 381-382). La citation résume l'évolution de la classe ouvrière française ou le malaise politique français.

En lien avec cette évolution politique, le roman décrit bien le sentiment des banlieues par rapport au manque d'avenir, au manque d'espoir, la vie dans ces marges, avec tout le panel des anciens copains. Les réalités géographiques de la pauvreté repoussée toujours plus loin sont également évoquées, avec des réflexions sur le découpage du territoire français. Une autre réalité abordée est celle de la paternité : les relations parents-enfants ont évolué, moins pudiques et plus chaleureuses. Le narrateur incarne un père différent du sien. La notion de transfuge de classe est également abordée (voir question précédente), ainsi que la dépression, maladie sur laquelle le regard de la société a changé : de tabou, elle est devenue pathologie considérée et prise en compte (voir la question 5 sur l'omniprésence de la maladie).

4) Quel est le rôle du Japon dans le roman ?

Le Japon joue un double rôle, paradoxal, à la fois positif et négatif. Tout d'abord, il apparaît de loin, par le prisme de l'actualité. C'est une « information » : « Le flux des informations me parvenait enveloppé d'ouate et désarticulé. Rien n'avait le moindre sens. Au Japon la terre venait de trembler. Une vague immense avait englouti des villes entières. On craignait qu'une centrale nucléaire n'ait été touchée » (p. 46). Immédiatement après, on passe aux résultats des élections cantonales en France. Il n'y a aucun affect. Plus tard, on évoque les « milliers de morts » (p. 49). Mais le Japon n'est pas seulement un pays lointain ravagé par un tsunami, c'est également « le pays où nous avons passé les plus beaux jours de nos vies » (p. 49).

La ville de Kyoto, que le narrateur et sa famille ont arpentée, est parée de descriptions élogieuses, convoquant le champ lexical du dépaysement et de l'apaisement. Parallèlement, télé et radio diffusent en fond visuel ou sonore des images du Japon dévasté, ce qui semble « intolérable » (p. 80) à regarder pour le héros. Cette actualité fait ressurgir des images de bonheur qui lui semblent englouties, comme sa vie passée avec femme et enfants. Il ne s'agit pas seulement d'une évocation passée, nostalgique, dont l'actualité redouble le tragique, mais l'évocation plus surprenante d'un bonheur futur : sa fille voulait y habiter, c'est devenu une obsession pour elle, ils avaient projeté de s'y installer. Le thème est très important au point qu'il revienne en creux quand une information plus franco-française et préoccupante, la montée de l'extrême droite, intervient :

« J'ai allumé la radio et cette fois on n'y parlait plus du tout du Japon » (p. 307). À la fin de l'ouvrage, le romancier, dont le dernier livre se passe au Japon, part s'y installer, et sa famille pourrait l'y rejoindre.

5) Un terme revient fréquemment dans le roman : celui de « maladie », parfois orthographié « Maladie ». Qu'est-ce que la Maladie a de différent avec la « maladie » ? En quoi est-ce un thème important du roman ?

Les premières occurrences du terme avec une minuscule à l'initiale caractérisent la maladie telle qu'on la connaît, soit une pathologie, une affection ou, par analogie, un désarroi de l'âme, une inclination : « Je n'étais jamais là. Je ne l'avais jamais vraiment été. C'était comme une maladie » (p. 24). L'ajout d'une majuscule à ce terme le personnifie, en fait une allégorie et, d'une certaine manière, une déité maléfique : « je sentais la Maladie rôder, je la sentais comme chez elle, prête à ressurgir » (p. 229). Le médecin la nomme la « bête » (p. 373). La personnification rend le mal mystérieux et insaisissable. Il s'agit d'une dépression : le terme apparaît une demi-douzaine de fois pour qualifier à la fois le mal-être du héros-narrateur et celui de son amour d'enfance, Sylvie, qu'il revoit pour une brève aventure.

Le terme « maladie » (ou « Maladie ») apparaît plus d'une trentaine de fois dans le roman, ce qui en fait un mot clé, un thème important. Un mystère émerge concernant le héros-narrateur. Premièrement, dans son enfance, le manque de souvenirs, le trou noir, puis l'envie de mourir à dix ans, devant un précipice, rattrapé, ou plutôt interrompu, par son frère : « Ma vie s'ouvrait sur un trou noir. Une absence. [...] Des années enfuies dont ne subsistait qu'une matière opaque, impénétrable. [...] Inexplicablement, ma mémoire s'allumait le jour où ma grand-mère était morte » (p. 24). La maladie dans sa jeunesse se manifeste sous forme d'anorexie : il cesse de s'alimenter, maigrit beaucoup. Il prend par la suite énormément de médicaments et consulte un thérapeute. L'amour le calme et lui donne de la force : « Tout ce temps, Sarah avait tenu bon. M'avait tenu à la surface. À bout de bras. Il me semblait alors que rien ne pourrait jamais nous briser. Ni la Maladie, ni la folie, ni l'adversité » (p. 187). Mais le changement réel s'opère avec la paternité : « En devenant père j'avais cessé de me battre contre moi-même, la tristesse m'avait quitté, quelque chose s'était apaisé, la Maladie s'était terrée dans un coin, réémergeant parfois mais ne prenant jamais ses aises, vite résorbée par la vitalité des enfants » (p. 175). Le médecin lui explique à la page 186 la fatalité, les notions de répit et de résurgence. C'est vraiment l'amour contre la mort pour le héros, la pulsion de vie, même la pulsion sexuelle contre l'attrait de la mort, la pulsion de mort. À de nombreuses reprises, il oppose très simplement la Maladie à la vie. Il en veut par conséquent à Sarah de l'abandonner, car cette infirmière est son garde-fou : « protégé par Sarah qui me tenait dans son regard » (p. 185). À la fin du roman, il remplacera cette protection par une autre, plus solide, le Japon : « Mais j'aime à croire qu'en mettant des milliers de kilomètres entre elle et moi, en partant à l'autre bout de monde, j'ai semé la Maladie pour un bout de temps. J'aime aussi à croire qu'ici quelque chose m'en protège. Qu'elle ne viendra pas jusque-là, qu'elle n'osera pas. Je ne sais pas. Un écran. Les océans. Les esprits » (p. 491-492). Au Japon se lève l'espoir.

LECTURES ANALYTIQUES

Lecture analytique n° 1

De « François avait fait estimer la maison » (p. 96)
à « Je suis sorti avant qu'il ne m'engloutisse. » (p. 97)

Problématique : Comment le drame intime rejoint-il le drame social ?

1. Une banlieue métamorphosée (l. 1 à 21)

a) *Quel est le sentiment du héros par rapport à la maison de ses parents ? Quelle réflexion se fait-il ?*

La surprise domine chez le narrateur, comme le souligne l'adjectif qualificatif « étrange » (l. 3), qui résume son constat sur cette nouvelle situation immobilière en banlieue, qui est, au départ de sa réflexion, celle de ses parents : « François avait fait estimer la maison et nous avons été estomaqués par le prix que mes parents auraient pu en tirer » (l. 1-3). Sa réaction est forte, en témoigne les termes hyperboliques « estomaqués » (l. 2) ou « interdit » (l. 11). Que ce qu'il méprisait le plus ait pris de la valeur suscite chez lui un fort étonnement, compréhensible.

b) *Que révèle la description qu'il nous donne de la banlieue de son enfance ?*

Le lexique est clairement négatif : « banalité pavillonnaire » (l. 8-9), « ennui résidentiel » (l. 9). Le jugement initial de surprise repose sur une prise de conscience du héros : le temps a modifié la situation de départ. Ce qui était « pourri » est devenu éminemment désirable : « cette banlieue où personne n'avait jamais eu envie de vivre, cette banlieue que j'avais toujours entendu qualifier de pourrie, ni plus ni moins qu'une autre mais simplement pourrie, de laideur commune, de banalité pavillonnaire et d'ennui résidentiel, était devenue l'objet d'une flambée immobilière qui me laissait interdit » (l. 4-11).

c) *Quelle raison est avancée pour expliquer cette « flambée immobilière » (l. 11) ?*

La raison donnée pour expliquer que les terrains et les maisons aient pris de la valeur est leur relative proximité avec Paris : « On s'y arrachait les appartements et les pavillons avec jardin les moins éloignés de la gare, en train vingt-cinq minutes suffisaient à rejoindre le centre de Paris, qui eût cru qu'un jour les lignes C et D du RER deviendraient des arguments de vente autorisant toutes les enchères ? » (l. 11-17). Le héros ironise, comparant les lignes de RER, souvent retardées et bondées, à des arguments de vente. Mais, de fait, trouver un logement plus grand, à moindres frais, et bénéficier d'un jardin en n'étant qu'à une demi-heure de son travail ou de ses activités est un atout et un argument indiscutable. Il l'explique très bien : « Paris n'en finissait plus de repousser les classes moyennes hors de ses murs, même la petite bourgeoisie ne s'en sortait plus, il suffisait qu'un couple ait deux enfants et c'était fini, tout était hors de prix » (l. 17-21).

2. Le domino social (l. 21 à 48)

a) *Comment fonctionne l'urbanisation ?*

L'urbanisation s'effectue en fonction de critères démographiques et de contraintes économiques. Il s'agit d'un jeu de domino social, un effet « boule de neige » où le plus riche chasse le plus pauvre : « Les logements sociaux poussaient un peu partout, on évitait de peu l'effet boule de neige, mais tout juste » (l. 25-27). Ainsi, la classe moyenne a rejoint la banlieue, réservée aux plus pauvres, aux ouvriers, aux immigrés. Puis la petite-bourgeoisie les a rejoints. Les prix augmentant, les plus pauvres doivent plier bagage, soit de nouveau, soit pour la première fois. Les banlieues ne cessent de s'étendre et le centre des grandes villes de se gentrifier.

b) *En quoi le paysage est-il lié à la classe sociale ?*

Le paysage, comme évoqué, s'urbanise là où la campagne, la vraie, est encore présente. Non seulement les distances s'accroissent pour rejoindre ville, emploi, activité, commerces, divertissement, mais ces nouveaux espaces périurbains sont moins bien et moins fréquemment desservis : « les plus modestes des banlieusards allaient être bientôt contraints de dégager à leur tour et priés d'aller voir ailleurs. Déjà les nouveaux exilés les moins argentés en étaient réduits aux champs de betterave, ils s'établissaient au milieu de nulle part, prenaient des trains qui ne passaient qu'une fois par heure et en mettaient une et demie pour rejoindre les Halles. À V. comme dans les villes alentour cohabitaient désormais les classes populaires, historiquement banlieusardes, et les nouveaux déclassés géographiques » (l. 27-38).

c) *Quelle « consolation » de cette expulsion évoquent les nouveaux venus ?*

Forcés pour des raisons financières de quitter Paris, ce qui constitue aux yeux de ces « exilés » (l. 30) un déclassement, les nouveaux venus évoquent la proximité de la nature : « Ces derniers se consolait comme ils pouvaient, invoquaient les berges de la Seine et la forêt toute proche, un vague air de campagne dans certains coins de la ville » (l. 38-41). Le narrateur n'est cependant pas dupe et souligne avec cynisme la valeur de cette campagne : « encore fallait-il pour penser à une chose pareille n'avoir qu'une idée floue de ce qu'était la campagne et n'être pas trop exigeant dès qu'on parlait de nature » (l. 41-44). Piètre consolation, donc, pour lui qui a préféré fuir plus loin. On note avec intérêt qu'il use pourtant lui-même de pareils subterfuges pour justifier son éloignement : « au bord de la mer je reprenais possession » (p. 42), « j'étais précisément au cœur de la vie » (p. 42). Mais il reconnaît l'imposture : « j'invoquais toutes ces conneries cosmiques du monde physique que je sentais battre ici comme nulle part, le vent les marées le sable la roche et le ciel me reconnectaient au vivant, c'est ça que je répétais à longueur d'interviews de débats de dîners de coups de téléphone mais je n'étais pas dupe de mes propres mensonges » (p. 42). Les raisons de l'éloignement et du mal-être sont évidemment différentes, mais chacun cherche une « consolation » pour ne pas perdre la face.

d) *Quel jugement le narrateur porte-t-il sur cette métamorphose de la banlieue ? Quel est son point de vue ?*

Le narrateur manifeste sa surprise, une fois son constat confirmé de manière physique : « J'avais beau me frotter les yeux » (l. 44-45). Son étonnement provient de la confrontation entre son vécu et la réalité sociale et géographique : « on se battait désormais pour vivre dans cet endroit où j'avais grandi, que j'avais toujours voulu quitter, que j'avais voulu voir mes parents quitter à leur

tour » (l. 45-48). La répétition du verbe « quitter » traduit bien son angoisse viscérale de la banlieue en tant qu'espace mortifère, au point de vouloir également en exclure ses parents.

3. Le retour à l'intime (l. 48 à 63)

a) *Comment la succession et la construction des phrases reflètent-elles le questionnement du héros ? Identifiez le type de phrase dominant et son effet sur le lecteur.*

À partir de son souhait de voir ses parents quitter la banlieue, le narrateur se lance dans une série d'interrogations construites sur le schéma similaire d'un mot interrogatif (« qu' », « quel », « quelles », « quelle », « pourquoi ») suivi d'un nom (« attachement », « racines », « inertie ») ou d'une phrase. L'anaphore de « qu' »/« quel » insiste sur l'incompréhension qu'il ressent vis-à-vis du non-choix de ses parents. Si les premières questions sont courtes, la dernière phrase commençant par « pourquoi » s'élargit pour souligner tous les éléments positifs qu'il y aurait ailleurs : « heureux », « bon temps », « part d'horizon », « lumière », « flots argentés », « soleil », « sable », « oiseaux » (l. 51-54). Ces procédés ont pour effet de transmettre la colère du narrateur au lecteur. Après ce questionnement stérile, car sans réponse de la part des intéressés, ce qui signe un dialogue inexistant, le narrateur apporte une réponse : « Je ne pouvais pas m'empêcher d'y voir un vague réflexe de classe, quelque chose comme "cette vie n'est pas pour nous". Je ne voyais pas d'autre explication » (l. 54-57).

b) *Comment s'opère le retour à l'intime ?*

Au cours du roman, l'auteur passe aisément du particulier au général, et vice-versa. La réflexion sociologique s'insère dans une scène où le héros, revenu chez ses parents – sa mère étant immobilisée –, réfléchit sur ce qu'ils font de leur retraite. Du projet évoqué à la page 95 (« Mon père disait "on vendra la maison et on se paiera une petite bicoque près de la mer, au prix que ça coûte maintenant ici on aura largement de quoi, peut-être même qu'on sera au bord de l'eau si on choisit un coin un peu paumé, dans le Cotentin ou le Finistère" »), on passe à une généralisation de la hausse des prix en banlieue et à un élargissement sur la métamorphose des populations présentes. À la fin du raisonnement, l'auteur réitère son impression première d'étonnement et évoque à nouveau ses parents. Ce procédé est courant dans le roman.

c) *Quels sont les sentiments du héros à l'issue de ce retour à la réalité ?*

Après cette réflexion, revoyant son père dodeliner devant la télévision, le héros s'attriste et déprime. Le champ lexical dominant de la tristesse (« pénombre », l. 59, « volets clos », l. 59, « tristesse », l. 61, « ennui », l. 61) croise celui de l'angoisse (« m'étouffait », l. 59, « m'envahir », l. 60, « un puissant sentiment d'enfermement », l. 61, « m'engloutisse », l. 62-63). Le paysage familial et le lieu de son enfance ont toujours profondément perturbé et affaibli le héros.

LANGUE

Grammaire

- Analysez la construction de la phrase : « Si étrange que cela puisse paraître, cette banlieue où personne n'avait jamais eu envie de vivre, cette banlieue que j'avais toujours entendu qualifier de pourrie, ni plus ni moins qu'une autre mais simplement pourrie, de laideur commune, de

banalité pavillonnaire et d'ennui résidentiel, était devenue l'objet d'une flambée immobilière qui me laissait interdit. » (l. 3-11)

Cette phrase complexe est composée d'une proposition principale, d'une proposition circonstancielle et de trois propositions relatives. Elle débute par une proposition subordonnée conjonctive, complément circonstanciel de condition introduite par « si ». La proposition principale débute avec le sujet « cette banlieue », sujet du verbe principal « était devenue », et s'achève à « flambée immobilière ». Plusieurs propositions subordonnées relatives développent le propos du narrateur, la première introduite par le pronom relatif « où » (« où personne n'avait jamais eu envie de vivre »), la deuxième introduite par le pronom relatif « que » (« que j'avais toujours entendu qualifier de pourrie, ni plus ni moins qu'une autre mais simplement pourrie, de laideur commune, de banalité pavillonnaire et d'ennui résidentiel »). Ces deux propositions relatives ont comme antécédent le nom « banlieue » qu'elles complètent. Une troisième proposition relative vient étoffer la phrase, « qui me laissait interdit », et complète « flambée immobilière », son antécédent.

Lexique

- Analysez le terme « banlieusard » (l. 27).

Le terme dérive du nom « banlieue » auquel s'ajoute le suffixe -ard. Ce suffixe est très productif. Si « banlieusard », à l'instar de « campagnard », « routard » ou « savoyard », n'est qu'un adjectif définissant une appartenance, le suffixe a, dans certains de ses emplois, une telle connotation péjorative (« bâtard », « braillard », « vicelard ») ou argotique (« bobard », « costard », « clébard ») que l'aspect négatif contamine les autres dérivations, et le terme de « banlieusard » devient dévalorisant.

Lecture analytique n° 2

De « Il n'y a jamais rien, l'après-midi, de toute manière. » (p. 252)
à « Et puis ça revient tellement dans tes livres. » (p. 254)

Problématique : Comment la mémoire revient-elle au narrateur au moment où sa mère perd la sienne ?

1. Une relation problématique (l. 1 à 11)

a) *Comment le héros qualifie-t-il le contact avec sa mère et pourquoi ?*

« Ce fut un moment étrange » (l. 4). Le narrateur fait une pause et est obligé de faire un commentaire péjoratif après cette simple scène : « Elle a acquiescé et je me suis levé pour la rejoindre sur le lit » (l. 3-4) L'explication réside dans le fait qu'ils ne se touchent pas : « Il ne nous arrivait jamais d'être physiquement en contact, excepté la bise rituelle que nous échangeons en guise de bonjour ou d'au revoir et durant laquelle les lèvres n'effleuraient qu'à peine la peau des joues » (l. 4-9). Ce contact, pourtant très naturel entre une mère et son enfant, ne se fait qu'à moitié, à la manière d'un effleurement. Cela lui est donc très antinaturel.

b) *Quel effet sur le héros a son geste envers sa mère ?*

Le héros angoisse, il étouffe devant l'incongruité d'un geste simple et naturel : « J'ai posé ma main sur la sienne » (l. 9). Tout cela le perturbe : « Je respirais mal » (l. 10-11). Cette sensation d'étouffement, qu'on retrouve également lorsqu'il est dans la maison de ses parents (« La pénombre des volets clos m'étouffait », p. 97), est révélatrice, et annonciatrice ici du dévoilement final de la scène.

c) *Que révèle ce manque de proximité physique ?*

On pense à une grande pudeur, un reliquat du passé où on exprime peu, voire pas, ses sentiments. Le héros précise souvent cet état de fait entre ses parents et lui. On note néanmoins que cette distance physique ne coïncide pas avec un éloignement psychologique : sa mère est toujours demeurée préoccupée de son sort.

2. Un mal-être existentiel (l. 10 à 28)

a) *Par quel procédé l'auteur rend-il compte de son questionnement ?*

Pour exprimer l'état de tension du narrateur, on trouve dans ce passage une succession de phrases interrogatives, bâties sur le même schéma : l'expression interrogative « d'où venait » suivie d'une précision de la demande. Cela révèle le questionnement du héros quant aux origines de ce rapport entre une mère et son fils et, plus largement, quant aux origines de son mal-être.

b) *Quand le narrateur bascule-t-il de cette interrogation sur son rapport avec sa mère à une introspection plus personnelle ? De quoi prend-il conscience ?*

En s'interrogeant sur la nature de cette relation, en réfléchissant pour savoir qui, de sa mère ou de lui, est responsable de cette distance, le héros prend conscience de sa propre incapacité à aimer, à manifester son amour et à être proche des gens : « Était-ce là un symptôme de plus de mon incapacité à entrer réellement en contact avec les autres, de cette manie que j'avais de les fuir, de ce paradoxe qui me faisait me replier sur moi et refuser les marques d'affection, les démonstrations d'intimité, en même temps que je me plaignais intérieurement de ma solitude, de la froideur et de l'abstraction des liens qui m'unissaient aux autres : mes amis, mes parents, mon frère ? » (l. 15-24).

c) *Comment l'amour sauve-t-il le héros ?*

Le leitmotiv du roman est que l'amour de Sarah, d'une part, et de ses enfants, d'autre part, a consolidé en quelque sorte le narrateur, l'a protégé contre sa dépression, même si la maladie n'a jamais disparu. Ce qui est beau ici, c'est qu'on passe de l'amour de Sarah à celui de la mère ; on reste dans la cellule familiale. Le nom « mère » (l. 28) suit immédiatement le verbe « aimer » (l. 27).

3. Révélation (l. 29 à 53)

a) *Dans quel état se trouve la mère du narrateur ?*

Hospitalisée, sa mère est dans un état quasi catatonique. Elle est absente à elle-même et se refuse à manifester sa présence : « Ma mère n'a pas bougé d'un cil. Elle ne m'a pas regardé » (l. 28-29). Cependant, le contact physique instauré permet au héros d'entrer en contact avec elle : « Ses paupières étaient sur le point de se fermer quand j'ai serré sa main un peu plus fort. Elle a légèrement sursauté » (l. 29-31). Ce serrement de main représente la reprise d'une relation et réamorçait le dialogue. La mère demeure malgré tout « plus brumeuse et égarée que jamais » (l. 33-34).

b) *Quelle question le héros lui pose-t-il ?*

Frontalement, le héros demande à sa mère qui est l'enfant sur la photo. Cet enfant qui ressemble tant à Clément, son fils. Cette photo qu'il a trouvée dans la maison de ses parents, « au milieu de mes photos de naissance », nous dit-il aux lignes 37-38, et au sujet de laquelle son père lui a fourni une explication bien peu satisfaisante.

c) *Que découvre-t-il ?*

Ce texte est assez surprenant dans la mesure où, au détour d'un dialogue, d'une question franchement posée à laquelle une réponse est donnée sans détour, s'éclairent conjointement un petit et un grand mystère. Le petit mystère est celui de la photo, de la scène avec le père, la scène avec l'oncle. Le héros avait entrepris une enquête pour savoir qui était cet enfant qui n'était pas lui. Et le grand mystère est ce jumeau mort-né, « petit ange » (l. 43) de sa mère, selon ses propres termes. Cette disparition est en réalité la première disparition avant celle de sa grand-mère, et elle explique l'envie du héros de mourir à dix ans autant que son absence de souvenirs. Elle pourrait même expliquer l'emprise de sa dépression : « Je [...] regardais [la photo] comme si elle contenait

mon secret, comme si elle pouvait être une clé, comme si la tenir entre mes mains était le premier pas vers la délivrance. La part manquante » (p. 258).

Ce que le héros découvre est très perturbant. Outre le décès de ce frère semblable (« Mon double. Mort à trois jours », p. 256) plane une culpabilité que les paroles de sa mère ne peuvent dissiper : « Il n'a tenu que trois jours... Il était si faible. Tout le contraire de toi. Mais tu sais, tu n'y es pour rien. Personne n'y est pour rien. À part moi. Je n'étais pas assez forte pour faire naître deux enfants en bonne santé. Mon corps n'a pas su faire ça... Souvent je me dis que c'est à cause de ça que tu as toujours été un peu fragile dans ta tête... Tu as perdu ton jumeau après tout. Et puis ça revient tellement dans tes livres » (l. 45-53). Cet aveu est comme un coup de massue sur la tête du narrateur : « Dans mon cerveau les pensées se bouscuaient. Tant de choses me paraissaient soudain prendre sens. Les manques qui me trouaient. La Maladie qui me rongeaient. Mon suicide raté à dix ans. Mon obsession de fuir, de disparaître. Ma façon de ne choisir en mes amis que des doubles inversés, des contraires rayonnants, des hommes aussi bruns que j'étais blond, aussi solaires que j'étais tourmenté, aussi à l'aise et rayonnants que j'étais renfermé et incapable, empêché, vissé, coincé » (p. 256).

LANGUE

Grammaire

- **Analysez la construction de la phrase : « Il ne nous arrivait jamais d'être physiquement en contact, excepté la bise rituelle que nous échangeons en guise de bonjour ou d'au revoir et durant laquelle les lèvres n'effleuraient qu'à peine la peau des joues. » (l. 4-9)**

Cette phrase complexe est composée de trois propositions. Elle débute avec la proposition principale qui s'achève à « bise rituelle ». Deux propositions subordonnées relatives, coordonnées par la conjonction de coordination à valeur d'addition « et », développent les circonstances de cette bise. La première, « que nous échangeons en guise de bonjour ou d'au revoir », est introduite par le pronom relatif simple « que », COD de son antécédent « bise ». La deuxième, « durant laquelle les lèvres n'effleuraient qu'à peine la peau des joues », est introduite par le pronom relatif composé « lequel », précédé de la préposition « dans » et complément circonstanciel de son antécédent « bise ».

Lexique

- **Analysez la composition de ces deux adjectifs : « inédit » (l. 11-12) et « incongru » (l. 12).**

Les deux adjectifs qualificatifs sont composés du préfixe à valeur négative in-. « Inédit » signifie « qui n'a pas encore été publié, édité », et au sens étendu « original ». « Incongru » signifie « qui ne convient pas ». Une portion congrue représente une part calculée au plus juste.

ENTRAÎNEMENT AU BACCALAURÉAT

Contraction de texte et essai (séries technologiques)

Vous ferez la contraction de cet extrait : de « Après ça, les jours avaient défilé » (p. 372) à « Et qui fasse du bien autour de vous ? » (p. 374)

Vous traiterez ensuite le sujet d'essai suivant : Comment le roman s'inscrit-il dans le social ?

Quelques pistes en vue de la correction :

On attendra des élèves qu'ils identifient les différents types de discours (discours direct, paroles rapportées, point de vue interne) et fassent valoir toutes les nuances de ton des différents personnages : Sarah, narrateur, psychiatre.

Pour l'essai, voir les pistes données pour la dissertation.

Commentaire (séries technologiques et générale)

Vous ferez le commentaire de cet extrait : de « Est-ce qu'elle est là ? » (p. 350) à « comme des milliers de minuscules lames de rasoir. » (p. 352)

Quelques pistes en vue de la correction :

1) Confrontation masculine autour de l'absente (l. 1 à 47)

Dans cette première partie, on s'intéressera à la confrontation entre les deux hommes et à la construction du dialogue. On notera que le héros est en mauvaise posture et avec raison : il quitte sa position victimaire pour devenir « bourreau » ; c'est un rôle intéressant et neuf dans l'intrigue. Celui qui le sermonne n'est ni son père ni son frère. Une deuxième scène de confrontation entre les deux hommes interviendra après la noyade de Sophie, sa tentative de suicide par désespoir d'être rejetée pour la deuxième fois par le héros (p. 359-360). On insistera sur la responsabilité du héros pris en flagrant délit d'adultère. Pour une fois, c'est lui qui doit reconforter. Pour la première fois également, la victime est une tierce personne. La rivalité entre les deux hommes se teinte d'une fraternité exprimée seulement par le narrateur dans la mesure où le héros a vécu ce que le mari de Sophie découvre. On montrera que la présence d'un narrateur-personnage et une focalisation interne permettent une double lecture. On remarquera que le personnage de Sophie, bien que secondaire, occupe une place importante dans le roman.

2) Reproche et responsabilité non assumée (l. 48 à 68)

La deuxième partie approfondit cette nouvelle facette du héros. Il s'agit d'une lecture en regard : quelqu'un lui explique, au sujet de quelqu'un d'autre, la difficulté de vivre aux côtés d'une personne malade et instable. Il entend ainsi, et nous lecteurs également, une voix différente qui lui dit ce qu'il est lui-même et ce qu'il fait subir à son entourage. Sophie est son double, son miroir. Plus loin dans le roman, à la page 394, la mère de Sophie le sermonne alors que cette dernière est hospitalisée à la suite de ses retrouvailles malheureuses avec le héros. On notera l'agressivité du ton, les interrogatives en cascade, les anaphores qui insistent sur la désinvolture, la légèreté, voire la

négligence du narrateur. On observera le jeu des pronoms « vous »/« elle » et l'absence de « je » dans le discours du personnage.

3) La mer comme menace (l. 69 à 82)

La dernière partie du texte s'ouvre sur l'espace et le paysage. On notera que cet envoi coïncide avec la reprise du dialogue entre les deux hommes et avec la fin du monologue. On échafaudera des hypothèses sur l'ambivalence de cette ouverture et la menace que contient un espace ouvert pour une femme seule, désespérée et malade. On ouvrira sur la rédemption du héros adultère puisqu'il sauve Sophie.

Dissertation (série générale)

Comment le roman s'inscrit-il dans le social ?

Quelques pistes en vue de la correction :

I- Ampleur du roman

Dans une première partie, on présentera brièvement l'histoire personnelle du héros, le réalisme de la situation, des noms des personnages, des lieux, des villes, des commerces, des métiers, des paysages, des distances géographiques... Au-delà d'un cadre spatiotemporel bien installé, on insistera sur l'histoire intime d'un homme mal dans sa peau, séparé, qui adore ses enfants, éloigné de ses parents, déprimé, mélancolique. On énumérera les éléments romanesques : le secret familial enfoui, l'histoire familiale tourmentée, le rapport étrange à la mémoire, aux souvenirs, ainsi que la personnification de la maladie, la fiancée du passé qui ressurgit, la noyade, le sauvetage. On s'intéressera à la mise en abyme d'un écrivain écrivant sur les écrivains, d'une réflexion en filigrane sur l'écriture.

II- Problématiques sociales

L'inscription solide dans un cadre précis permet à l'auteur de proposer des élargissements et des généralisations. On donnera comme exemple les réflexions sur le découpage territorial proposées suite au constat sur la banlieue de ses parents ou sur le conflit générationnel. On observera comment, grâce à l'insertion du motif d'un poste de radio ou de télévision, les informations nationales, dépassant l'histoire intime, sont omniprésentes : le Japon, la politique, etc. On prendra également en compte ce qui est dit de la dépression, maladie longtemps taboue et fléau social.

III- Movere et docere, un lecteur conquis

Dans une dernière partie, on synthétisera l'une des forces du roman qui est de brosser, à partir d'un héros solitaire, un vaste panorama historique et social, et cette singularité de l'auteur de parvenir à l'universel en partant du particulier (par exemple le Japon, à la fois intime et tragédie internationale). De plus, on étudiera comment le souffle romanesque, l'inscription dans deux paysages, suburbain et océanique, transfigurent la destinée d'un héros peu glorieux et l'inscrivent dans l'histoire. Le lecteur se trouve donc à la fois séduit et conquis, instruit et averti : ce roman parle de lui, que ce soit directement s'il connaît la banlieue, la Bretagne, les problématiques de classe ou familiales, ou indirectement avec ce qui se passe dans le monde.

III. S'appropriier l'œuvre

Quelques œuvres pour aller plus loin :

Romans

- Nicolas Mathieu
 - *Aux animaux la guerre*, Actes Sud, collection « Babel noir », 2016
 - *Leurs enfants après eux*, Actes Sud, collection « Babel », 2020
 - *Rose Royal*, Actes Sud, collection « Babel », 2021
 - *Connemara*, Actes Sud, collection « Babel », 2023

Pour réfléchir à la notion de transfuge de classe ou de violence de classe :

- Annie Ernaux :
 - *La Femme gelée*, Gallimard, collection « Folio », 1987
 - *La Place*, Gallimard, collection « Folio », 1986
 - *Les Années*, Gallimard, collection « Folio », 2010
- Édouard Louis :
 - *En finir avec Eddy Bellegueule*, Points, 2020
 - *Histoire de la violence*, Points, 2019
 - *Qui a tué mon père*, Points, 2019
- Didier Eribon, *Retour à Reims*, Flammarion, collection « Champs », 2018
- Pierre Bourdieu, *Les Héritiers : les étudiants et la culture*, Les Éditions de Minuit, 1966

Bibliographie de l'auteur

Romans et nouvelles

Je vais bien, ne t'en fais pas, Le Dilettante, 2000 ; Pocket, 2006

À l'ouest, L'Olivier, 2001 ; Pocket, 2007

Poids léger, L'Olivier, 2002 ; Points, 2004

Passer l'hiver, L'Olivier, 2004 ; Points, 2005

Falaises, L'Olivier, 2005 ; Points, 2006

À l'abri de rien, L'Olivier, 2007 ; Points, 2008

Des vents contraires, L'Olivier, 2009 ; Points, 2010

Le Cœur régulier, L'Olivier, 2010 ; Points, 2011

Kyoto Limited Express, avec Arnaud Auzouy, Points, 2010

Peine perdue, Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2015

La renverse, Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017

Chanson de la ville silencieuse, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019

Une partie de badminton, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2020

Tout peut s'oublier, Flammarion, 2021 ; J'ai lu, 2022

Dessous les roses, Flammarion, 2022 ; J'ai lu, 2023

Littérature pour la jeunesse

On ira voir la mer, L'École des loisirs, collection « Médium », 2002

La Messe anniversaire, L'École des loisirs, collection « Médium », 2003

Sous la pluie, L'École des loisirs, collection « Médium », 2004

Comme les doigts de la main, L'École des loisirs, collection « Médium », 2005

Le jour où j'ai cassé le château de Chambord, avec Magali Bonniol, L'École des loisirs, collection « Mouche », 2005

Ni vu ni connu, L'École des loisirs, collection « Neuf », 2009

Les Boulzoreilles, avec Euriel Dumait, Seuil Jeunesse, 2010

Personne ne bouge, L'École des loisirs, collection « Neuf », 2011

Achille et la rivière, avec Ilya Green, Actes Sud Jeunesse, 2011

La Tête sous l'eau, Robert Laffont, collection « R », 2018

Les Roches rouges, Robert Laffont, collection « R », 2020

Dans la nuit blanche, Robert Laffont, collection « R », 2021

Des pouvoirs pas super, Flammarion Jeunesse, 2022

Une chance sur trois, Flammarion Jeunesse, 2023

Adaptations et scénarios

- *Je vais bien, ne t'en fais pas* (2006)

De Philippe Lioret

Par Philippe Lioret et Olivier Adam

Avec Mélanie Laurent, Kad Merad, Julien Boisselier

- *Maman est folle* (2007), une adaptation d'*À l'abri de rien*

De Jean-Pierre Améris

Avec Isabelle Carré, Marc Citti, Christine Murillo

- *Des vents contraires* (2011)

De Jalil Lespert

Par Jalil Lespert, Olivier Adam, Marie-Pierre Huster, Marion Laine

Avec Benoît Magimel, Isabelle Carré, Antoine Duléry

- *Poids léger* (2014)

De Jean-Pierre Améris

Avec Nicolas Duvauchelle, Bernard Campan, Maï Anh Lê

- *Le Cœur régulier* (2016)

De Vanja d'Alcantara

Avec Isabelle Carré, Jun Kunimura, Niels Schneider

FICHE ÉLÈVE

I. Entrer dans l'œuvre

BIOGRAPHIE ET CONTEXTE

Après avoir écouté Olivier Adam parler des *Lisières* dans cet entretien donné à la librairie Mollat (<https://www.mollat.com/videos/olivier-adam-les-lisieres>) et pris connaissance des sites suivants, https://www.lexpress.fr/culture/livre/olivier-adam-aux-lisieres-du-prix-goncourt_1151426.html, <https://www.bienpublic.com/loisirs/2012/09/05/goncourt-olivier-adam-hors-jeu>, https://www.lexpress.fr/culture/livre/francois-busnel-a-lu-les-lisieres-par-olivier-adam_1151393.html, répondez aux questions ci-dessous.

- 1) Pourquoi le choix du nom « Les lisières » comme titre de ce roman ? Quelle définition de la fiction l'auteur donne-t-il ?
- 2) Quel est le rapport entre le titre et le roman ?
- 3) Pourquoi, selon l'auteur, la littérature laisse-t-elle en marge les classes populaires ou les classes moyennes ?
- 4) Quelle a été la réception du roman ?
- 5) En quoi les romans d'Olivier Adam sont-ils autobiographiques ?
- 6) Quelle place ce roman occupe-t-il dans sa bibliographie ?

II. Comprendre l'œuvre

QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

- 1) En quoi le personnage principal est-il en marge ? Que lui est-il arrivé ?
- 2) À l'image de l'auteur, en quoi le narrateur est-il un transfuge de classe ?
- 3) Quelles problématiques sociales actuelles ce roman aborde-t-il ?
- 4) Quel est le rôle du Japon ?
- 5) Un terme revient fréquemment dans le roman, celui de « maladie », parfois orthographié « Maladie ». Qu'est-ce que la Maladie a de différent avec la « maladie » ? En quoi est-ce un thème important du roman ?

LECTURES ANALYTIQUES

Lecture analytique n° 1

De « François avait fait estimer la maison » (p. 96)
à « Je suis sorti avant qu'il ne m'engloutisse. » (p. 97)

Problématique : Comment le drame intime rejoint-il le drame social ?

1. Une banlieue métamorphosée (l. 1 à 21)

- a) *Quel est le sentiment du héros par rapport à la maison de ses parents ? Quelle réflexion se fait-il ?*
- b) *Que révèle la description qu'il nous donne de la banlieue de son enfance ?*
- c) *Quelle raison est avancée pour expliquer cette « flambée immobilière » (l. 11) ?*

2. Le domino social (l. 22 à 48)

- a) *Comment fonctionne l'urbanisation ?*
- b) *En quoi le paysage est-il lié à la classe sociale ?*
- c) *Quelle « consolation » de cette expulsion évoquent les nouveaux venus ?*
- d) *Quel jugement le narrateur porte-t-il sur cette métamorphose de la banlieue ? Quel est son point de vue ?*

3. Le retour à l'intime (l. 48 à 63)

- a) *Comment la succession et la construction des phrases reflètent-elles le questionnement du héros ? Identifiez le type de phrase dominant et son effet sur le lecteur.*
- b) *Comment s'opère le retour à l'intime ?*
- c) *Quels sont les sentiments du héros à l'issue de ce retour à la réalité ?*

LANGUE

Grammaire

- Analysez la construction de la phrase : « Si étrange que cela puisse paraître, cette banlieue où personne n'avait jamais eu envie de vivre, cette banlieue que j'avais toujours entendu qualifier de pourrie, ni plus ni moins qu'une autre mais simplement pourrie, de laideur commune, de banalité pavillonnaire et d'ennui résidentiel, était devenue l'objet d'une flambée immobilière qui me laissait interdit. » (l. 3-11)

Lexique

- Analysez le terme « banlieusard » (l. 27).

Lecture analytique n° 2

De « Il n'y a jamais rien, l'après-midi » (p. 252)
à « Et puis ça revient tellement dans tes livres. » (p. 254)

Problématique : Comment la mémoire revient-elle au narrateur au moment où sa mère perd la sienne ?

1. Une relation problématique (l. 1 à 11)

- a) *Comment le héros qualifie-t-il le contact avec sa mère et pourquoi ?*
- b) *Quel effet sur le héros a son geste envers sa mère ?*
- c) *Que révèle ce manque de proximité physique ?*

2. Un mal-être existentiel (l. 10 à 28)

- a) *Par quel procédé l'auteur rend-il compte de son questionnement ?*
- b) *Quand le narrateur bascule-t-il de cette interrogation sur son rapport avec sa mère à une introspection plus personnelle ? De quoi prend-il conscience ?*
- c) *Comment l'amour sauve-t-il le héros ?*

3. Révélation (l. 29 à 53)

- a) *Dans quel état se trouve la mère du narrateur ?*
- b) *Quelle question le héros lui pose-t-il ?*
- c) *Que découvre-t-il ?*

LANGUE

Grammaire

- Analysez la construction de la phrase : « Il ne nous arrivait jamais d'être physiquement en contact, excepté la bise rituelle que nous échangeons en guise de bonjour ou d'au revoir et durant laquelle les lèvres n'effleuraient qu'à peine la peau des joues. » (l. 4-9)

Lexique

- Analysez la composition de ces deux adjectifs : « inédit » (l. 11-12) et « incongru » (l. 12).

ENTRAÎNEMENT AU BACCALAURÉAT

Contraction de texte et essai (séries technologiques)

Vous ferez la contraction de cet extrait : de « Après ça, les jours avaient défilé » (p. 372) à « Et qui fasse du bien autour de vous ? » (p. 374)

Vous traiterez ensuite le sujet d'essai suivant : Comment le roman s'inscrit-il dans le social ?

Commentaire (séries technologiques et générale)

Vous ferez le commentaire de cet extrait : de « Est-ce qu'elle est là ? » (p. 350) à « comme des milliers de minuscules lames de rasoir/ » (p. 352)

Dissertation (série générale)

Comment le roman s'inscrit-il dans le social ?

III. S'appropriier l'œuvre

Quelques œuvres pour aller plus loin :

Romans

- Nicolas Mathieu
 - *Aux animaux la guerre*, Actes Sud, collection « Babel noir », 2016
 - *Leurs enfants après eux*, Actes Sud, collection « Babel », 2020
 - *Rose Royal*, Actes Sud, collection « Babel », 2021
 - *Connemara*, Actes Sud, collection « Babel », 2023

Pour réfléchir à la notion de transfuge de classe ou de violence de classe :

- Annie Ernaux :
 - *La Femme gelée*, Gallimard, collection « Folio », 1987
 - *La Place*, Gallimard, collection « Folio », 1986
 - *Les Années*, Gallimard, collection « Folio », 2010
- Édouard Louis :
 - *En finir avec Eddy Bellegueule*, Points, 2020
 - *Histoire de la violence*, Points, 2019
 - *Qui a tué mon père*, Points, 2019
- Didier Eribon, *Retour à Reims*, Flammarion, collection « Champs », 2018
- Pierre Bourdieu, *Les Héritiers : les étudiants et la culture*, Les Éditions de Minuit, 1966

Bibliographie de l'auteur

Romans et nouvelles

Je vais bien, ne t'en fais pas, Le Dilettante, 2000 ; Pocket, 2006

À l'ouest, L'Olivier, 2001 ; Pocket, 2007

Poids léger, L'Olivier, 2002 ; Points, 2004

Passer l'hiver, L'Olivier, 2004 ; Points, 2005

Falaises, L'Olivier, 2005 ; Points, 2006

À l'abri de rien, L'Olivier, 2007 ; Points, 2008

Des vents contraires, L'Olivier, 2009 ; Points, 2010

Le Cœur régulier, L'Olivier, 2010 ; Points, 2011

Kyoto Limited Express, avec Arnaud Auzouy, Points, 2010

Peine perdue, Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2015

La renverse, Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017

Chanson de la ville silencieuse, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019

Une partie de badminton, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2020

Tout peut s'oublier, Flammarion, 2021 ; J'ai lu, 2022

Dessous les roses, Flammarion, 2022 ; J'ai lu, 2023

Littérature pour la jeunesse

On ira voir la mer, L'École des loisirs, collection « Médium », 2002

La Messe anniversaire, L'École des loisirs, collection « Médium », 2003

Sous la pluie, L'École des loisirs, collection « Médium », 2004

Comme les doigts de la main, L'École des loisirs, collection « Médium », 2005

Le jour où j'ai cassé le château de Chambord, avec Magali Bonniol, L'École des loisirs, collection « Mouche », 2005

Ni vu ni connu, L'École des loisirs, collection « Neuf », 2009

Les Boulzoreilles, avec Euriel Dumait, Seuil Jeunesse, 2010

Personne ne bouge, L'École des loisirs, collection « Neuf », 2011

Achille et la rivière, avec Ilya Green, Actes Sud Jeunesse, 2011

La Tête sous l'eau, Robert Laffont, collection « R », 2018

Les Roches rouges, Robert Laffont, collection « R », 2020

Dans la nuit blanche, Robert Laffont, collection « R », 2021

Des pouvoirs pas super, Flammarion Jeunesse, 2022

Une chance sur trois, Flammarion Jeunesse, 2023

Adaptations et scénarios

- *Je vais bien, ne t'en fais pas* (2006)

De Philippe Lioret

Par Philippe Lioret et Olivier Adam

Avec Mélanie Laurent, Kad Merad, Julien Boisselier

- *Maman est folle* (2007), une adaptation d'*À l'abri de rien*

De Jean-Pierre Améris

Avec Isabelle Carré, Marc Citti, Christine Murillo

- *Des vents contraires* (2011)

De Jalil Lespert

Par Jalil Lespert, Olivier Adam, Marie-Pierre Huster, Marion Laine

Avec Benoît Magimel, Isabelle Carré, Antoine Duléry

- *Poids léger* (2014)

De Jean-Pierre Améris

Avec Nicolas Duvauchelle, Bernard Campan, Maï Anh Lê

- *Le Cœur régulier* (2016)

De Vanja d'Alcantara

Avec Isabelle Carré, Jun Kunimura, Niels Schneider